

Silences fin-de-siècle, Hommage à Jean de Palacio, sous la Direction d'André Guyaux, Colloque de la Sorbonne, PUPS, 2008. Un vol. de 264 p.

Reprenant une notion chère à Jean de Palacio, ce recueil d'articles est le résultat d'un colloque tenu à la Sorbonne en 2005. Le pluriel du titre indique d'emblée l'intention de ne pas circonscrire la notion pour aborder toutes les formes de créations silencieuses. Il s'agit, comme le souligne Jean de Palacio dans son propos liminaire, de célébrer une « religion du silence » que l'art fin-de-siècle a pratiquée selon ses rites propres.

Cette religion a ses grands ordonnateurs, tels Mallarmé, dont l'art du silence favoriserait une esthétique de l'équivoque (Antoine Compagnon), Villiers de l'Isle-Adam, chez qui il est toujours révélation douloureuse d'un absolu hors d'atteinte (Anne-Simone Dufief) ou encore Poictevin, dont l'ineffable du texte souligne l'indicible du monde (Lola Bermúdez Medina). Si pour Marco Modenesi, la quête d'une intériorité silencieuse, artificielle et autosuffisante témoigne du refus de la nature, elle permet aussi de se mettre à l'écoute de la rumeur du monde par la contemplation. Jean-Louis Cabanès, Pierre Dufief, Christian Berg et Liana Nissim abordent l'aphasie fin-de-siècle comme l'envers d'un texte bavard (*en 18...* des Goncourt) ou plein d'une rumeur qui éclate en cris de douleur chez Bloy, de terreur dans *Hérodias* de Flaubert ou en explosions hystériques. À l'origine du « théâtre du silence » des années vingt et trente, Monique Dubar analyse sa discrète entrée en scène dans la dramaturgie fin-de-siècle, alors qu'Yves Chevrel propose une relecture de deux pièces d'Ibsen montrant comment le mutisme du personnage devient le paradoxal cri du « silence menaçant des âmes ». Le silence dans l'œuvre n'est pas toujours ce qui ne se dit pas, mais peut-être ce qui se dit autrement, empruntant sa référence à la musique, comme chez Cassou (Sophie Basch), à la photographie chez Lorrain (Charles Grivel) ou Uzanne (Maria Giulia Longhi), à la peinture chez Rops (André Guyaux) ou à la gestuelle théâtrale chez Sarah Bernhardt (Guy Ducrey), établissant par-delà les genres et les artistes un dialogue muet. D'un au-delà des mots aux mots de l'au-delà, le silence est aussi parole du mort, qui s'écrit et se transmet à travers les épitaphes latines dont la littérature fin-de-siècle est friande (Marie-France David de Palacio). Finalement, il revient à Francesco Arru de montrer, à propos de D'Annunzio, les sources gourmontiennes que les textes n'explicitent pas, ou peu.

En l'absence de tout appareil critique, le volume présente l'enchaînement des articles par ordre alphabétique de leur auteur. Sans introduction, sans conclusion et sans index, la composition voulue s'accorde certes au thème, mais se révèle peu pratique pour le lecteur, qui peine en silence à la recomposition d'une vision d'ensemble.

Valérie MICHELET JACQUOD